



HAL
open science

Lucrezia Tornabuoni, Poemetti biblici, Istoria di Ester e Vita di Tobia, edizione critica a cura di Erminia Ardissino, Lugano, Agorà & Co., 2015, 197 pages

Elise Boillet

► **To cite this version:**

Elise Boillet. Lucrezia Tornabuoni, Poemetti biblici, Istoria di Ester e Vita di Tobia, edizione critica a cura di Erminia Ardissino, Lugano, Agorà & Co., 2015, 197 pages. Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, 2017, pp.245-249, Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, LXXIX-I, 2017. halshs-02924638

HAL Id: halshs-02924638

<https://shs.hal.science/halshs-02924638v1>

Submitted on 21 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIBLIOTHÈQUE D'
HUMANISME
ET
RENAISSANCE

TRAVAUX ET DOCUMENTS

TOME LXXIX



LIBRAIRIE DROZ S.A.

GENÈVE

2017

© Copyright 2017 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L'(Les) auteur(s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

BIBLIOTHÈQUE D'
HUMANISME
ET
RENAISSANCE

TRAVAUX ET DOCUMENTS

TOME LXXIX



LIBRAIRIE DROZ S.A.

GENÈVE

2017

COMPTES RENDUS

Lucrezia TORNABUONI, *Poemetti biblici, Istoria di Ester e Vita di Tobia*, edizione critica a cura di Erminia Ardissino, Lugano, Agorà & Co., 2015, 197 pages.

L'édition critique de ces deux poèmes bibliques restés jusqu'aujourd'hui inédits vient compléter l'édition du corpus des cinq poèmes bibliques de Lucrezia Tornabuoni, dont la *Vita di Sancto Giovanni Baptista* et l'*Ystoria di Iudith* avaient été édités en 1978 par Fulvio Pezzarossa (*I poemetti sacri di Lucrezia Tornabuoni*, Firenze, Olschki) et l'*Istoria della casta Susanna* en 1992 par Paolo Orvieto (Lucrezia Tornabuoni, *La istoria della casta Susanna*, Bergamo, Moretti e Vitali Ed.). Réécritures narratives d'épisodes ou d'histoires bibliques, ces *poemetti* sont composés en *ottava rima* (pour les poèmes sur la vie du Baptiste et celle de Judith) et en *terza rima* (pour les trois autres). Leur longueur est comprise entre 1645 vers (l'histoire d'Esther) et 406 vers (l'histoire de Suzanne). La vie de Tobie compte 1382 vers. Les titres seuls de ces cinq poèmes suffisent à indiquer l'opportunité de cette édition, non seulement du point de vue de la vie culturelle à Florence au temps de Laurent le Magnifique, mais aussi du point de vue de l'histoire de la culture italienne de la Renaissance et de la Contre-Réforme, étant donné le vaste accueil qu'ont donné à chacune de ces figures la peinture, la littérature et le théâtre. Le fait qu'il s'agit de *poemetti*, c'est-à-dire de réécritures narratives en *ottava rima* ou en *terza rima* d'épisodes ou d'histoires bibliques, souligne pareillement cette opportunité, tant du point de vue de l'éclairage de la figure de Lucrezia Tornabuoni (1427-1482), dont les *laude* (publiées à part entière dès 1900), autre volet de sa production littéraire, ont longtemps laissé dans l'ombre les *poemetti*, que du point de vue plus large de l'étude des réécritures bibliques par des laïcs et notamment par des femmes, une étude dont les aspects structurels, thématiques et socio-culturels ont mobilisé avec fruit ces dernières années les recherches croisées dans le cadre de l'Europe catholique ou réformée.

Le rôle culturel et social de Lucrezia Tornabuoni mère de Laurent n'est plus à rappeler, et l'on sait en quels termes Niccolò Valori, dans sa *Vita Laurentii Medicei* (composée vers 1494 et mise en langue vulgaire par son fils Filippo vers 1517-1521), n'a pas manqué de faire état du respect et de l'amour de Laurent pour celle-ci, y compris après qu'elle a été veuve, mais aussi de souligner, parallèlement à sa culture intellectuelle et religieuse, son action

caritative auprès des jeunes filles à doter, qu'il s'agisse de les marier ou de les faire entrer au couvent : « [...] e, quello che in tal sesso è raro, fu di grande eloquenza, come si vede in quella parte della sacra storia che ella in nostra lingua tradusse in versi ; né per ciò mancava dalla cura delle cose necessarie, né dalle spirituali per le domestiche : anzi per tutto il corso di sua vita sopra ogni altra benemeritò de' poveri e fu porto di tutti i miseri. Per mezzo di sì pietosa madre aiutò Lorenzo i parenti e dotò molte fanciulle nobili, collocandole in legittimo matrimonio, e quelle che al servizio di Dio e a voto di castità si voltavano, del suo proprio sovvenne : e benché incredibile sia il numero di monasteri e luoghi per mendicanti nella nostra città, a niuno però mancava, di tutti era rifugio » (éd. A. Solerti). Loin de détourner Lucrezia du monde, cette « éloquence » mise au service de la parole sacrée s'applique à l'édification morale et religieuse des femmes, que leur vie soit vécue dans l'espace domestique ou l'espace conventuel, entre lesquels palpète au quotidien une circulation à la mesure de la place des institutions cléricales et du clergé dans la Florence de ces décennies. Pareille action ne pouvait qu'entretenir les appuis du pouvoir de Laurent qui, de son côté, ne manqua pas de largesses envers la famille médiocrement fortunée des Tornabuoni, mais il ne conviendrait pas de vouloir réduire à sa portée utilitariste et politique une démarche où le sens du particulier et celui du devoir d'état de la femme se fondent, et où la tradition communautaire des pratiques religieuses entretient une ferveur qui nourrit de patriotisme la spiritualité. Plus encore que dans Judith vierge guerrière – figure avec David de la *florentina libertas* et dont les représentations de Donatello et de Botticelli ont pu nourrir l'intérêt de Lucrezia (voir *Introduzione*, p. 20, 50 et note) – c'est dans la nièce de Mardochée que s'incarne le modèle d'une conduite propre à éclairer la vie quotidienne comme les circonstances exceptionnelles. Au-delà des modèles respectifs de l'humilité et de la foi qu'offraient Judith et Suzanne (p. 48), dans une Florence où la spiritualité et l'argent s'alimentent mutuellement, et à la place qu'occupait Lucrezia Tornabuoni, la figure d'Esther dut sembler à celle-ci particulièrement riche de résonances « modernes ». E. Ardissino avance ainsi l'hypothèse convaincante, notamment sur la base des déclarations de poétique traditionnellement incluses dans les poèmes narratifs (*incipit* et suspensions du récit), que cette réécriture conduite dans la forme métrique plus savante de la *terza rima* dut mobiliser fortement l'auteur après les « coups d'essai » de la Vie du Baptiste et de la Vie de Judith, poèmes composés dans le mètre de l'*ottava rima* familière aux *canterini* avant que Pulci lui rende son étoffe littéraire et consacrés donc à deux figures de l'identité politique florentine, celle fondatrice du Baptiste et celle plus récente de Judith (p. 41-42).

L'Introduction d'une cinquantaine de pages qu'E. Ardissino propose à cette édition est conçue en deux volets, le premier consacré à un tableau succinct mais efficace de la culture florentine dans laquelle s'ancre ces œuvres constituant avec les laudes l'essentiel de la production littéraire de L. Tornabuoni, et le second à l'analyse des caractéristiques d'ensemble des cinq poèmes, de manière à parfaitement situer les deux poèmes édités au sein de leur corpus, tant du point de vue de l'écriture narrative que de la visée édifiante de la narratrice. En

s'attachant ainsi, non seulement au contexte des années 1470 dans lesquelles furent vraisemblablement composés ces poèmes (p. 24-26), mais encore à la période qui va du retour d'exil de Côme l'Ancien à la fuite de Pierre chassé de Florence (1434-1494), E. Ardissino replace sous l'éclairage de la foi chrétienne et avec la collaboration de l'Eglise le grand mouvement philologique qui s'attache aussi bien à la philosophie platonicienne qu'aux études bibliques et patristiques. Partant du rappel de la quasi coïncidence chronologique entre la protection qu'après son retour en 1434 Côme accorde à Ficin et la tenue à Florence en 1439 du concile qui créera de façon inédite un véritable couloir de circulation de la culture grecque, E. Ardissino met en perspective une démarche intellectuelle et spirituelle qui, passant par les travaux d'historiographie et de théologie de saint Antonin ou par les commentaires de Ficin aux épîtres de Paul, aboutit à Pic de la Mirandole et au substrat biblique de sa réflexion (p. 14-20). «La Firenze medicea crebbe infatti sulla stretta collaborazione di umanisti e uomini di Chiesa, anche relativamente alla diffusione e conoscenza della Sacra Scrittura» (p. 18) : rappeler que le centrage religieux de la vie culturelle dans la Florence du second Quattrocento est un trait que partage les humanistes et les clercs avec les acteurs d'une culture plus modeste contribue à une meilleure perception des conditions dans lesquelles une femme de qualité dotée d'une culture médiocre s'engage dans une entreprise littéraire à part entière sans accéder directement au latin, mais en se nourrissant aussi bien des vulgarisations de textes sacrés que de littérature en langue vulgaire, à commencer par Dante, dont E. Ardissino illustre avec précision la place que tient sa lecture dans les *poemetti*.

Dans le cadre de l'analyse du corpus lui-même, E. Ardissino accorde toute la place attendue à la question des textes sources de ces réécritures. Au-delà des résultats substantiels obtenus, les pages qu'elle consacre à cette question présentent ainsi par leur rigueur et leur précision un intérêt méthodologique qui dépasse le cas particulier de ces œuvres. Trois groupes se distinguent dans leur corpus. La vie de saint Jean Baptiste constitue, par son sujet dépassant l'application aux femmes de sa visée didactique, un cas à part. L. Tornabuoni construit ce poème à partir de l'un ou l'autre des *diatessaron* de large circulation et qui proposaient alors une compilation en langue vulgaire des faits de la vie du Christ à partir des quatre Evangiles. L'histoire de la chaste Suzanne, tirée de Daniel 13, est l'occasion pour E. Ardissino d'indiquer quelques-uns des résultats d'une comparaison qu'elle a conduite sur la Bible (manuscrite et enluminée) de la Bibliothèque Municipale de Lyon, qui avait été commandée par Lucrezia et qui lui était dédiée (p. 31-32). Le fait que le premier des trois volumes de cette Bible est perdu n'a évidemment pas permis d'étendre la comparaison aux trois autres poèmes. Si l'on ne sait pas pour ces cas-là sur quelle vulgarisation de la Bible s'était appuyée Lucrezia, E. Ardissino démontre qu'il ne peut s'agir de sources orales, comme c'était le cas des *caterini* narrants des passages de l'histoire sainte, et que sa reconstruction précise et fidèle au récit biblique des vies de Judith, d'Esther et de Tobie indique que la narratrice avait devant elle un livre, même si la comparaison n'est pas plus probante avec les différentes

vulgarisations qui sont restées de ces vies circulant à l'époque qu'avec la Bible de Malerbi (p. 30). Quoiqu'il en soit, E. Ardissino a choisi dans son édition de fournir au lecteur l'appui page à page du texte de la Vulgate relatif à Esther et à Tobie. Ce choix est des plus instructifs. Il permet, tout en gardant à l'esprit l'influence possible de textes intermédiaires dans l'élaboration de ces poèmes, de mesurer les divers aspects du rapport à l'hypotexte biblique, du point de vue du respect des données factuelles du récit, mais aussi en ce qui concerne l'ajout d'éléments circonstanciels ou la suppression de certains passages. La lecture du chapitre VIII de l'Histoire d'Esther (correspondant à Esther VII) est particulièrement significative.

Dans son Introduction, E. Ardissino met aussi en évidence la conviction qu'a Lucrezia de faire œuvre de piété et d'accomplir une tâche bénie par Dieu, mais aussi la conscience qu'elle a de son statut d'auteur, proposant pour le plaisir et l'instruction de son public la traduction en vers d'une matière en prose («comporre in rima questa storia intera», *Ester*, I, 6 ou «mettere in versi», *Tubia*, I, 9). Ce dont son cœur forme le dessein, précise Lucrezia dans le proème d'Esther, est de colorier cette histoire de manière qu'elle plaise («sì colorir [...] in modo che piacesse», *Ester*, I, v. 7-8). Colorier, c'est-à-dire orner de ces ajouts propres à séduire son public contemporain, notamment féminin, friand des évocations littéraires de jardins délicieux, comme l'est le jardin d'Assuérus inventé par rapport à la Bible, et attiré par des détails relatifs au vêtement et au comportement des femmes en public (p. 35). Rendre familier et vivant ce monde de la cour d'un roi antique donne ainsi toute son efficacité tant à la trame des conseils aux femmes que donne Lucrezia qu'aux proverbes et préceptes abondamment dispensés sous le tour concret du bon sens. Aussi bien n'entend-elle pas conduire son public vers une austère vision de l'existence et le persuader de la vanité de toute chose : E. Ardissino souligne qu'à l'exception du Baptiste, sujet en quelque sorte imposé à Florence, les figures proposées sont toutes celles de personnages qui ne répugnent pas à la lutte et triomphent (des «battants» dira-t-on de façon familière), et c'est au total un message de confiance que Lucrezia dispense pour les combats plus ordinaires de la vie (p. 46). La dynamique qui traverse ainsi ces poèmes contribue d'autant mieux à la facilité de leur lecture que l'apparat de notes apporte tous les éclaircissements nécessaires de syntaxe et de vocabulaire.

Pour résumer sous ses différents aspects les finalités de ces poèmes, on citera E. Ardissino, qui propose de faire place à l'idée que Lucrezia entendait contribuer aussi, dans cette entreprise de dévotion au service de l'édification, à la promotion de la langue vulgaire, au cœur comme on sait du projet culturel de Laurent qui en mesurait et exploitait toute la portée politique : «Alla ricerca di una motivazione per queste scritture, credo [écrit l'auteur] si sia trascurato di interrogarsi proprio sul loro valore come storie sacre, sulla volontà della Tornabuoni di applicarsi alla ricostruzione di un discorso biblico in volgare in una cultura fortemente interessata alla dimensione spirituale e teologica, e persino biblica, ma anche attentissima a valorizzare il veicolo espressivo e la sua tradizione. Porre in rima nel "dolce idioma" (*Ester*, II, 21) le storie bibliche

significa certo coltivare la devozione e la conoscenza della storia della salvezza, raggiungendo un pubblico non abituato al latino (le donne soprattutto), ma anche nobilitare a usi alti una lingua che doveva diventare vessillo della grandezza di Firenze, di cui è testimonianza la Raccolta Aragonese, preparata da Lorenzo tra il 1476 e il 1477, quindi ancora in presenza della madre» (p. 35).

Il se trouve que ce volume ouvre la toute jeune collection des *Palinsesti di Diotima*, dirigée par Sandra Plastina et consacrée aux *Filosofo e letterate dall'Umanesimo al Settecento*. La chronologie pourrait donc justifier cette place si besoin était, mais on dira plutôt que Lucrezia Tornabuoni peut être comptée parmi ces femmes écrivaines qui, à la faveur de leur condition ou des circonstances pour les unes, ou malgré les obstacles d'ordre familial et social pour les autres, ne se contentent pas du rôle d'épouse ou de mère mais entendent, fût-ce dans les limites d'une culture modeste, prendre part par la plume à cette conversation civile qui bruit hors des murs étroits de la maison, dans les cours et les cités. Dans son dialogue avec des textes qui lui offrent accès dans leur prose en langue vulgaire aux livres historiques de la Bible, Lucrezia Tornabuoni, d'une part anticipe une démarche qui sera commune aux femmes écrivant après la Réforme avec une Bible sous les yeux (p. 30), et d'autre part explore, à la faveur évidemment de sa propre position sociale, le rôle que peut jouer une femme placée à l'intersection du monde domestique et de l'espace public (p. 34).

Tours.

Elise BOILLET

Bernhard SCHIRG, *Die Ökonomie der Dichtung. Das Lobgedicht des Pietro Lazzaroni an den Borgia-Papst Alexander VI. (1497). Einleitung, Interpretation, kritische Erstedition und Kommentar*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 2016, 517 p., con ill. n.t. («Noctes Neolatinae. Neo-latins texts and studies. Band 26»).

Gli studi sulla poesia umanistica si arricchiscono di un contributo importante più che per il rilievo del testo portato alla conoscenza degli studiosi e fin qui sostanzialmente sconosciuto, per l'originalità del metodo con il quale viene condotto il lavoro di edizione e l'indagine con cui tale testo è restituito all'ambiente che fu il suo. In effetti, del lombardo Pietro Lazzaroni si ignorano le date di nascita e di morte (da collocarsi comunque la prima verso il 1425 e la seconda non molto dopo il 1497), si sa però che professò retorica nell'Università di Pavia negli ultimi decenni del XV secolo. Inoltre, cenni a questo prolifico panegirista in versi (una trentina i suoi scritti conosciuti, talvolta ripresentati con poche varianti a diversi dedicatari), li si potevano incontrare in maniera episodica in trattazioni complessive sugli ambienti culturali della corte sforzesca, sulla storia dell'ateneo pavese, o anche in indagini storico-letterarie di carattere regionale. Lazzaroni non aveva insomma mai costituito l'oggetto